

## LES LACS D'OUNIANGA ET LES OUNIA

Marie-José TUBIANA

URA 1024, CNRS-INALCO

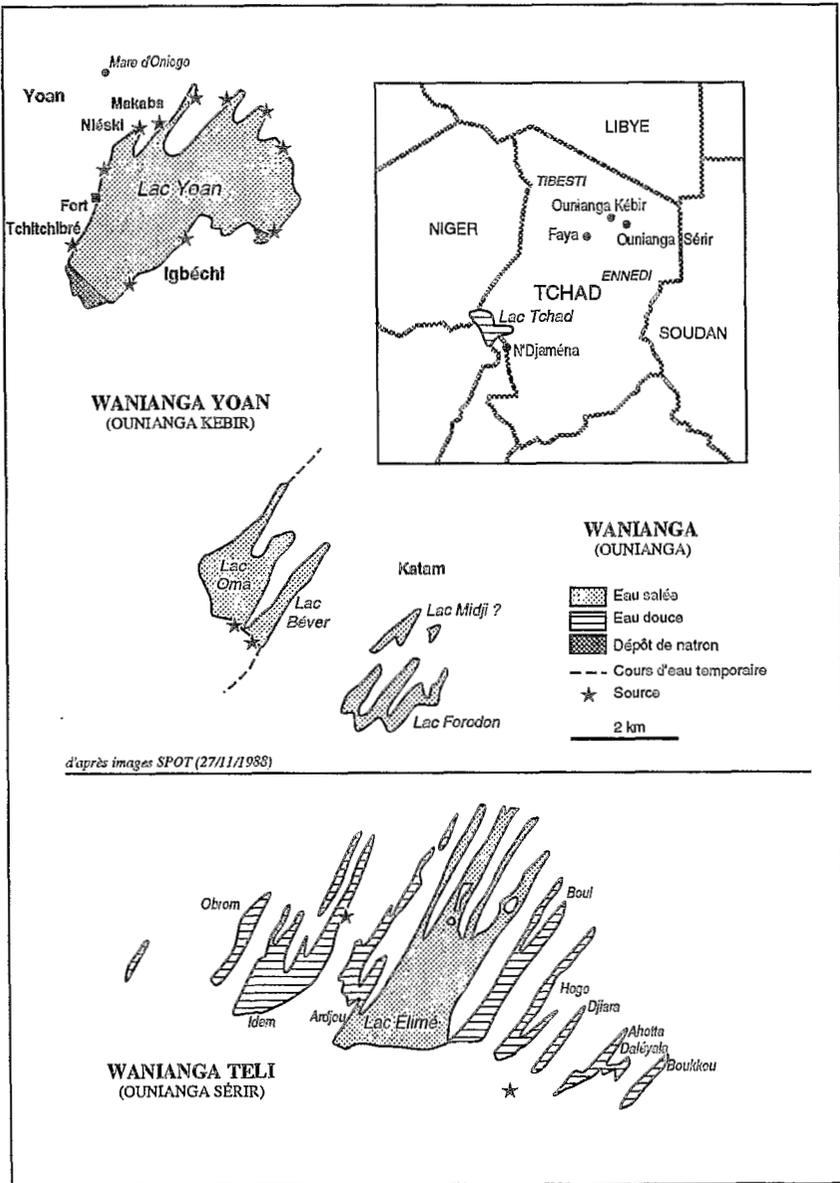
### Résumé

La région d'Ounianga présente la triple particularité d'avoir des nappes d'eau libre, de l'eau dans le sous-sol à faible profondeur et de l'eau profonde comme le décèlent les forages. Les Ounia qui habitent cette région se partagent entre palmeraies et jardins, salines et pâturages.

**Mots-clés** : eau, palmeraies, propriété foncière, natron, sel, Ounianga, Ounia, Tchad.

Les lacs d'Ounianga (*Wanyanga*), en réalité une série de lacs, étangs et marécages, sont groupés en deux ensembles mentionnés sur les cartes sous les noms d'Ounianga Kebir (*Wanyanga Yoan*) et Ounianga Seghir / Serir (*Wanyanga teli*), distants d'une soixantaine de kilomètres. Ils sont situés sous le 19° parallèle, dans le Sahara méridional, entre les massifs du Tibesti et de l'Ennedi, sur la route qui conduit du Ouaddaï aux oasis de Koufra et jusqu'à Benghazi (Libye). Ils font administrativement partie de l'Ennedi, même si géographiquement ils se rattachent au Borkou. Plus largement, il convient de les situer entre le bassin du Tchad et celui du Nil.

Les données climatiques recueillies indiquent une hyper-aridité, dûe à la faiblesse des précipitations, toujours inférieures à 25 mm avec parfois plusieurs années consécutives sans aucune précipitation, une extraordinaire intensité de l'évaporation (évaluée par DUBIEF en 1953 à 7 800 mm par an), une amplitude thermique très forte (la différence entre la moyenne des maxima du mois le plus chaud (mai) et la moyenne des minima du mois le plus froid (janvier) est supérieure à 30° et l'amplitude extrême atteint 47° (CAPOT-REY 1961 : 29). Un vent de nord-est souffle sept mois par an.



Dans cette zone désertique, au milieu de regs immenses et dénudés l'eau est présente sous forme de magnifiques lacs, bleus ou verts, calmes ou agités de courtes vagues à l'écume blanche. Le lac Yoan à Ounianga Kebir s'étend sur 3,7 km<sup>2</sup> et a plus de 20 mètres de profondeur ; le lac Elimé à Ounianga Seghir s'étend sur 4,2 km<sup>2</sup>, pour ne parler que des principaux. Les eaux de l'un et de l'autre sont fortement natronnées et ne recèlent aucune vie. Tandis que l'eau des étangs situés de part et d'autre de Elimé est douce ou saumâtre et abrite des poissons.

L'eau est aussi présente sous la forme de sources, qui sourdent au pied des falaises ou des dunes qui bordent les lacs. C'est cette eau proche de la surface qui permet aux palmeraies qui ceinturent les lacs de prospérer, aux villageois de s'approvisionner et d'arroser de petits jardins mis en culture sous les palmiers. Des puits à balancier situés dans chaque jardin offrent de l'eau à un ou deux mètres de profondeur.

Ounianga présente donc la triple particularité d'avoir des nappes d'eau libre, de l'eau dans le sous-sol à faible profondeur et de l'eau profonde comme le décèlent les forages entrepris à Faya-Largeau (4 forages réalisés en 1961-62 entre 155 m et 350 m) et les sondages faits à Ounianga. Pour rendre compte de cette "richesse hydrologique" selon l'expression de CAPOT-REY (1961 : 62) il faudrait pouvoir suivre le cheminement souterrain de l'eau. On en est encore réduit aux hypothèses. Celle qui supposait que la nappe du Borkou était alimentée par l'inféro-flux du Bahr el-Ghazal ne semble plus être retenue. C'est du côté du Tibesti qu'à la suite de CAPOT-REY il faut chercher l'origine des eaux d'Ounianga, hypothèse déjà avancée par le pharmacien POCHARD (1936) à partir d'analyses de différents points d'eau. Les eaux venues du Tibesti oriental seraient canalisées dans les vallées et diffusées au travers du grès. Mais quel est le chiffre des précipitations qui tombent sur l'Emi-Koussi ?

Néanmoins, en 1993, on ignore encore le fonctionnement réel du système hydrologique de la dépression du Borkou et de l'Ounianga. Jean-Louis SCHNEIDER m'écrit le 24 mars 1993 :

"Vos questions sur les eaux souterraines du pays ounia me mettent dans un grand embarras. Les grès de Nubie contiennent une nappe générale drainée d'une part vers le Nord (zone des palmeraies de Koufra), d'autre part vers les Pays Bas du Tchad. La charge hydraulique est telle qu'elle donne des eaux artésiennes dans les dépressions topographiques : Koufra, Faya. Les eaux sont naturellement douces ; elles se salent (le faciès commun est carbonaté sodique) dans les secteurs où la surface de la nappe tangente la surface du sol et particulièrement dans le cas de lacs. Il y a alors précipitation sous forme de natron. Les eaux profondes sous Faya correspondent à des

pluies tombées il y a 9500-8000 ans. Je pense que celles phréatiques d'Ounianga datent de 7000-5000 ans. Je prévois des datations au carbone 14."

P.F. PRET souligne dans son rapport de 1992 sur les Palmeraies du Borkou la même incertitude :

"On ignore encore le fonctionnement réel du système hydrologique particulier de la Dépression du Borkou, et le souci, majeur, de préserver l'artésianisme milite pour la poursuite des études" (p.25).

A noter que les sources qui entourent le lac Yoan sont douces et tièdes (autour de 32°) et suffisamment abondantes pour maintenir la cuvette remplie malgré la faiblesse des précipitations locales.

Les Ounia (plus correctement les Wanya) vivent dans ces palmeraies. Il est difficile de connaître leur nombre (1 312 personnes recensées en 1931 ; au 31 décembre 1959 CAPOT-REY avait dénombré 1 963 personnes dont 1 117 hommes et 819 femmes ; l'actuel chef du canton Ounia parle de 4 000 personnes). Encore plus difficile de connaître le nombre des palmiers. En 1993, nous avons vu des palmeraies bien entretenues (surtout à Ounianga Kebir), partout des extensions de plantations par rejets (également à Ounianga Kebir). L'enquête a fait apparaître qu'un chef de famille aisé possède des milliers de palmiers (autour de 10 000) mais qu'un pauvre homme n'en possède pas moins de 50.

Pour les Ounia, comme pour la plupart des populations du Borkou, on peut parler d'une civilisation du dattier. Ils consomment les fruits : dattes fraîches, dattes sèches, gâteau de dattes fait de fruits dénoyautés malaxés avec de l'huile. Ils extraient le sucre des dattes pour sucrer le thé. Dans le plateau que l'on nous a offert à notre arrivée à Ounianga Seghir nous avons pu repérer onze sortes de dattes, chacune dénommée et décrite avec ses caractères particuliers. L'agronome P.-F. PRET, dans une enquête faite au Borkou en 1992, en a identifié une cinquantaine. Les feuilles de palmiers sont utilisées pour faire les clôtures des jardins et les nattes qui serviront à recouvrir le bâti qui sert d'habitation. Ce bâti est lui-même construit avec les nervures des feuilles de palmiers. Les hauts séchoirs à dattes reposent sur quatre poteaux qui sont quatre stipes de palmiers. Ce sont les dattes qui constituent l'élément principal des échanges pour se procurer des céréales sur les marchés du sud.

Le palmier-dattier ne demande pas trop de travail. On plante les rejets et on les protège. La pollinisation des arbres se fait vers février et la récolte commence à partir de mai pour se poursuivre jusqu'en août. Aussi les Ounia quittent-ils leurs villages pour de longues périodes de transhumance avec leurs chameaux pour aller vers les riches pâturages du nord de l'Ennedi, autour de N'Kaola et de

Tebi c'est-à-dire au sud du Mourdi. Ils se rendent aussi aux salines de Démi pour en extraire le sel qui après les dattes constituera le deuxième bien à échanger. Ceux qui ne transhumant pas cultivent dans les jardins des tomates, des oignons, des gombos et aussi de la luzerne qu'ils donneront à leurs chèvres en complément des roseaux (*Eragrostis bipennata*, *ehiri* en dazaga) qui poussent près des sources ou en bordure des lacs d'eau douce. Nous n'avons pas constaté de cultures de blé ou de mil comme cela est signalé dans les différents rapports anciens.

Au sujet de cette économie, on peut reprendre l'expression de CAPOT-REY (1961 : 87) qui parlait d'un genre de vie à trois pôles : palmeraies et jardins, salines et pâturages.

Le mythe d'origine des Wanya est lié au lac Yoan. Une jeune fille blanche, nommée Midé (dont le Lt BOURDA note en 1930 que cela signifie "mouillé", "humide", "qui sort de l'eau", en langage ounia) est sortie du lac. Elle a été aperçue par le berger Tehamo. Sur les conseils de son père, il l'a capturée. Elle a épousé le berger Tehamo mais comme elle ne pouvait pas manger la nourriture des hommes, elle est revenue vivre dans le lac où elle est toujours, avec les siens, dans un village. Midé a eu plusieurs enfants. Neuf de ses enfants sont morts de soif dans le désert. Deux ont survécu. L'actuel chef de canton, Ahmat Musa Tiosi, qui appartient au clan *bineRa*, nous a fourni sa généalogie qu'il fait remonter à Midé à travers dix générations.

Proches des lacs par le mythe, les Wanya sont aussi proches des rochers qui entourent les lacs. Ils se considèrent comme des autochtones et c'est sur ces rochers qu'ils étaient primitivement établis. "Montez sur les montagnes et vous y verrez les ossements de nos ennemis" nous disaient-ils. "Il y avait là des forêts et ils avaient des jardins" ; il semble qu'alors ils n'avaient pas de troupeaux. Leurs génies protecteurs, les *manda*, proches sans aucun doute des *manda* que nous avons inventoriés chez les populations *beRi* (Zaghawa et Bideyat) résidaient dans les montagnes. Mais cette première mission exploratoire était trop brève pour que nous puissions enquêter sur leur religion avant l'Islam.

Ce n'est donc sans doute que tardivement qu'ils ont acquis des chameaux et se sont laissés tenter par les bons pâturages de N'kaola.

Mais qu'en est-il de la propriété foncière des palmeraies ? Les informations et les hypothèses sont contradictoires. Est-ce que les palmeraies appartenaient aux Wanya comme ceux-ci l'affirment avec force ? Est-ce qu'elles appartenaient aux nomades Gaéda, comme toutes les palmeraies du Borkou à l'exception de celles du pays donza et des jardins créés par les Senoussistes comme le note CAPOT-REY ? Au Borkou, les Gaéda, sortes de suzerains, les faisaient cultiver par des Kamadja et ne venaient qu'au moment du partage de la récolte pour en prélever 1/3. Mais il n'y a pas de Kamadja à Ounianga et si LE ROUVREUR (p. 415) émet

l'hypothèse que les Ounia seraient comme les Kamadja d'origine servile, esclaves prélevés sur les caravanes, les Ounia actuels rejettent une telle idée et déclarent avoir toujours vécu en hommes libres dans les rochers et n'avoir jamais été réduits en esclavage. Il conviendra de reprendre l'ensemble de ces questions à travers la totalité des documents disponibles et à partir de nouvelles recherches afin de préciser les rapports Gaéda-Wanya qui ont pu varier dans le temps. Aujourd'hui, on constate entre eux un grand nombre d'alliances matrimoniales, ce qui ne va pas dans le sens des relations maître-esclave.

Changements rapides aussi dans la langue utilisée par les Wanya. NACHTIGAL (1879) range les Wanya parmi les "Baélé" c'est-à-dire les *BèRi*. Ils parlent alors un dialecte *bèRi-a* et ont continué à le parler semble-t-il jusque vers 1913. Mais aujourd'hui les habitants des deux Ounianga parlent en majorité le *dazaga*. Quelques vieux se souviennent avoir parlé dans leur jeunesse, avec leurs parents, un dialecte *bideyat* dont ils ont retenu quelques mots. Certains d'entre eux disent avoir parlé autrefois une langue qui leur était propre.

## RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Lt BOURDA, 1935, "Ounianga", *Revue des Troupes Coloniales*, n° 223, mars-avril, pp. 131-186.
- CAPOT-REY R. 1961, *Borkou et Ounianga*, Etude de géographie régionale, Mémoire de l'Institut de Recherches Sahariennes, 5, Alger.
- LE ROUVREUR A. 1962, *Sahéliens et Sahariens du Tchad*, Paris, Berger-Levrault ; 2ème éd., L'Harmattan, 1989.
- POCHARD, 1937, "Les eaux souterraines, les sels et natrons du Kanem, du Borkou, de l'Ennedi et du Ouaddaï", *Rapport de Mission du 22 novembre 1936 au 7 avril 1937*.
- PRET P.-F., 1992, *Les Palmeraies du Borkou (Tchad)*, Rapport Ministère du développement rural.

La carte a été établie à partir de l'image SPOT du 27 novembre 1988 aimablement fournie par le CNAR (N'Djaména).